

Ghislain Taschereau

# TAG



# UN

Tag avait enfin terminé l'aménagement de ses deux geôles. Heureusement, car il ne lui restait plus qu'une semaine de ces deux mois de vacances qu'il avait demandés au curé Sauvignon. Il recula de quelques pas et admira son travail. Ses prisonniers seraient bien, là-dedans. Deux grandes cages de trois mètres carrés tout équipées. Douche, toilette, lit, fauteuil ainsi que divers appareils d'entraînement. Pas de télé, pas d'ordinateur, pas de flânage. De toute façon, les sujets ne seraient pas là pour végéter.

Les cages étaient côte à côte. Deux mètres les séparaient et les murs adjacents étaient fermés. Il en était ainsi, puisque Tag avait décidé que les détenus n'auraient pas le droit de se voir. Ni de communiquer entre eux. Sauf quand il leur en donnerait la permission.

Tag était fier de lui. Il avait trimé dur, mais les résultats étaient plus que satisfaisants. D'autant plus qu'il avait tout conçu, monté et assemblé entièrement seul. Il faut dire qu'il n'avait pas vraiment eu le choix. Personne n'aurait compris, et encore moins admis, ce qu'il comptait faire avec ses futurs prisonniers.

Le plus difficile avait été de se procurer les bons matériaux. Pour les cages, rien ne valait l'acier. Mais pour monter deux structures de trois mètres carrés, chacune munie de barreaux à un intervalle de douze centimètres, il eût été hasardeux de tout

acheter au même endroit. Tag avait donc visité pas loin d'une vingtaine de quincailliers et de ferronniers différents, situés dans tout autant de petites villes des environs. Il avait dû faire fabriquer des pièces sur mesure, tels des gonds, des cornières, des cylindres et des équerres à trous filetés afin de relier, entre eux, tous ces barreaux. Pas le choix, puisque Tag n'avait aucun talent en soudure. Il n'aurait pas voulu, de toute façon, courir le risque d'être repéré par la fumée et l'odeur qui se seraient forcément échappées de chez lui. Mais un problème avait surgi : la majorité des ferronniers qu'il avait consultés étaient des incompetents. Et Tag avait besoin de pièces fabriquées avec précision. Il avait donc dû se résigner à n'avoir recours qu'aux services de deux ferronniers. Les deux seuls qui travaillaient convenablement. Cela l'avait obligé à revoir chacun d'entre eux une dizaine de fois. Ce qui était un grave inconvénient, vu l'illégitimité de son projet.

Tag avait cependant un avantage : c'était un être passe-partout. Jeune trentenaire taillé comme un marathonien, il se fondait aisément dans ce monde où l'on ne regarde plus devant soi. Ses cheveux étaient châains et son visage avait l'air effilé en raison d'un nez qui en cachait long. Ses yeux bruns, presque insignifiants, donnaient l'impression de ne s'attarder à rien, jusqu'à ce qu'ils vous fixent sans ciller. Ce regard vous atteignait alors de telle façon que vous regrettiez de l'avoir croisé. Non parce qu'il faisait peur, mais parce qu'il vous mettait mal à l'aise, qu'il semblait vous demander pourquoi celui qui se cachait derrière ces sombres pupilles n'était pas en paix.

Son mètre soixante-quinze le situait parmi la moyenne. De cette moyenne, Tag ne se détachait que lorsqu'il était sur un coup et qu'il opérait. Ses gestes étaient alors secs, précis et très vifs. Aucun demi-effort, aucun effort superflu et, surtout, aucune erreur.

Tag avait horreur des erreurs.

Voilà pourquoi il essayait de tout prévoir. Il savait que c'était impossible, mais il fallait quand même essayer.

Tag jeta un dernier coup d'œil aux geôles. Tout semblait parfait et prêt à accueillir un premier visiteur. Le moment venu, pas question pour lui, toutefois, de se présenter devant ses prisonniers sans déguisement. Pas même question qu'ils le voient sur un écran. Pas question, non plus, qu'ils entendent sa vraie voix. Jamais. Elle serait filtrée puis retransmise dans les cages par des haut-parleurs.

Restait donc à faire les dernières vérifications de son système de communication et de surveillance.

Tag entra dans une antichambre qui séparait la salle des cages de l'escalier menant au rez-de-chaussée de son loft. Cette antichambre était dotée d'une grande glace sans tain qui donnait sur les deux cellules. S'y trouvaient un PC et trois moniteurs reliés à douze caméras Axis Q87-E. Depuis le clavier, on pouvait les faire pivoter à sa guise sur trois cent trente degrés à l'horizontale et soixante-cinq degrés à la verticale. Le tout s'opérait grâce au logiciel Aimetis Symphony. Tag s'assura du bon fonctionnement du logiciel en commandant chacune des caméras dans tous les sens. Puis il activa leur système audio et diffusa une musique à travers les haut-parleurs de la salle des cages. Les vumètres de chacun des écrans témoins s'activèrent et Tag entendit la musique par l'intermédiaire d'un haut-parleur branché à son PC. Il brancha ensuite un microphone à une MBox. Afin d'éviter un retour de son, il éteignit son haut-parleur et enfila un casque d'écoute. Sur un ton neutre, il compta jusqu'à dix. Sa voix, traitée par l'effet PitchShift du logiciel audio ProTools, retentit dans ses oreilles deux tons plus bas. Elle était impossible à reconnaître.

Il ne restait qu'un test à faire et tout serait enfin prêt. Tag alluma son iPhone et lança l'application IP Vision Pro. Il configura, une à une, toutes ses caméras, ce qui lui prit un certain temps. Puis il les contrôla tour à tour, régla leur luminosité, activa les fonctions sonores, les désactiva et les réactiva. Tag savoura, pendant quelques minutes, cette technologie qui lui procurait un brin d'ubiquité et éteignit finalement son iPhone. Tout fonctionnait à merveille.

Il se rendit compte qu'il avait faim. Il quitta l'antichambre et monta au rez-de-chaussée, c'est-à-dire chez lui.

Tag vivait dans un vaste loft de cent cinquante mètres carrés. Tous les meubles et toutes les pièces fermées se trouvaient en périphérie. Au beau milieu du loft trônait une fourgonnette Fiat Ducato de couleur métallique. Tag la contourna pour se diriger vers l'espace cuisine.

À quelques mètres derrière la fourgonnette, une porte de garage aux vitres givrées permettait l'accès au loft. À l'origine, cette porte s'ouvrait sur un corridor abrupt qui menait à un grand garage situé en dessous de la bâtisse. Tag avait démolé les murs du corridor et condamné cette descente en la couvrant d'un solide plancher qui avait rejoint celui du reste du loft. Depuis lors, quand il franchissait la porte de son garage, il ne se retrouvait plus au sous-sol, mais directement dans son loft, au rez-de-chaussée. On comprendra qu'il avait déjà, à l'époque, projeté de convertir le garage souterrain en prison.

Tag ouvrit le frigo. Sur la première clayette, on comptait vingt-deux jus de fruits et, sur la deuxième, vingt-trois jus de légumes. Il prit un jus de légumes, referma la porte du frigo et ouvrit celle du congélateur. Il y avait là vingt-trois récipients hermétiques, chacun contenant un repas différent.

Tag en prit un au hasard et tomba sur un bœuf bourguignon. Il le mit dans le four à micro-ondes, qu'il programma à trois minutes, et attendit. Il regarda le plancher qui supportait sa fourgonnette et se frotta les mains.

Ce plancher aussi, il l'avait construit seul. Mais cela n'avait pas été une corvée. Pas du tout même, puisque ses plans étaient tracés depuis longtemps. Cela avait plutôt été une libération. Car au moment d'entamer les travaux, Tag venait de se libérer d'une longue attente. L'attente de la mort.

Pendant plus de deux ans, son père avait agonisé dans cette demeure, voguant sans cesse entre un état semi-végétatif et un état d'excitation et de colère que son corps, atrophié, arrivait à peine à exprimer. Et Tag en avait pris soin, tous les jours, jusqu'à son dernier reproche. Car ainsi était le père de Tag: il ne respirait pas, il reprochait. Tag le lavait, le changeait, le rasait et, quand c'était possible, il le faisait manger. Sinon il lui branchait le soluté. Et pour le remercier, son père l'inondait de reproches. Tag ne répliquait jamais, ne le réprimandait jamais. Il essayait plutôt de lui faire plaisir. Mais la tâche n'était pas simple. Comment faire plaisir à quelqu'un qui n'aimait plus rien ni personne?

La chose eût été plus facile si le vieux avait eu quelques amis pour lui parler du bon vieux temps. Mais ses quatre-vingt-neuf ans les avaient tous fait disparaître.

Tag avait tout de même réussi à lui changer un peu les idées en s'arrangeant pour qu'il ait, une fois par semaine, la visite d'un prêtre: le curé Sauvignon pour qui il travaillait de temps à autre. Réaliste, Tag savait bien que son père n'était pas assez pratiquant pour demander à voir un prêtre. En revanche, il le savait assez conservateur pour considérer un membre de l'Église comme digne de s'entretenir avec lui. D'autant plus

que, le curé Sauvignon ayant entamé la cinquantaine, le vieux aimait croire qu'il faisait un peu partie de sa génération.

Grâce à ces rencontres, Tag bénéficiait d'une heure de relâche par semaine. Il faisait alors une longue promenade et planifiait ses projets « postpaternels ». Non seulement il ne participait jamais aux discussions du vieillard et du prêtre, mais il ne voulait même pas en connaître la substance.

Le four à micro-ondes émit quatre bips. Tag en sortit le bœuf bourguignon, le touilla un peu pour séparer les éléments toujours collés par la glace et le remit au four pour trois minutes. Adossé au frigo, il prit une grande gorgée de son jus de légumes et patienta en se rappelant à quel point le curé Sauvignon avait ménagé sa susceptibilité.

En effet, ce n'avait été qu'après plusieurs rencontres avec son père que le prêtre avait fini par avouer à Tag que le vieux ne faisait pas que confesser ses péchés ; il confessait aussi toute la haine qu'il avait pour son fils unique. Tag en avait été attristé, mais ne lui en avait pas voulu. Il ne lui en avait jamais voulu d'ailleurs. Il comprenait très bien que son père ait pu le détester. Lui-même détestait l'humanité tout entière.

Mais ce n'était pas tout. Le curé Sauvignon avait appris autre chose. « Ce drame qui s'est produit quand tu étais petit, avait-il demandé, est-ce bien vrai ? » Tag avait cessé de respirer. Jamais il n'aurait cru que son père allait dévoiler ce secret. Jamais. « C'est vrai ce que m'a dit ton père ? avait ajouté le prêtre. Et tu n'avais que sept ans ? » Dans un élan totalement inattendu, Tag s'était jeté par terre et s'était mis à sangloter. Ne sachant trop que faire, le curé Sauvignon l'avait pris dans ses bras et l'avait bercé doucement jusqu'à ce qu'il se calme. Tag n'avait pas résisté. Non pas parce qu'il se sentait en confiance dans les bras de Sauvignon, mais plutôt parce qu'il n'en avait

pas la force. Cela avait été la première et la dernière fois que le prêtre l'avait vu pleurer.

Les jours avaient passé, comme toujours, et les choses étaient revenues à la normale. Au bout de ce que Tag avait intérieurement qualifié, bien conscient du pléonasme, d'« agonie agonisante », le cœur de son père avait enfin cessé de battre. Le calvaire de Tag était terminé. Enfin, ce calvaire-là...

À l'office funèbre, le curé Sauvignon n'avait eu que des éloges pour ce fils qui avait « fait un grand sacrifice pour donner, pardonner, aimer, écouter, soigner et accompagner, jusqu'au dernier instant, celui qui lui avait donné le plus beau cadeau au monde : la vie ». Ce que le curé Sauvignon ne savait pas, c'était que, pour Tag, la vie n'était pas un cadeau, mais un vulgaire et grossier champ de bataille dans lequel l'homme était pire qu'un loup pour l'homme.

À la demande de Tag, l'avis de décès n'avait pas été publié et l'office s'était déroulé dans la plus stricte intimité (seuls Tag et quelques vieilles punaises étaient présents). Heureusement, sans quoi certaines personnes auraient sûrement tenté de régler son compte à celui qu'elles avaient tant haï quand il était enfant. Le curé Sauvignon aurait alors été en mesure de constater la beauté de ce merveilleux cadeau qu'était la vie...

Aujourd'hui, plus que jamais, Tag savait que tous ses sacrifices et tout son dévouement pour le vieillard avaient été essentiels à sa stratégie. Sans cela, le père n'aurait JAMAIS légué tous ses avoirs à son fils. Au cours des deux années précédentes, la conduite de Tag avait donc été irréprochable, car dictée par le désir d'hériter de la demeure du vieux et des cinq millions de dollars qu'il avait placés dans un compte à l'abri du fisc. Non pas que Tag ait eu un quelconque intérêt pécuniaire, mais cet héritage et ce loft étaient exactement ce qu'il lui fallait



pour mener à bien ses projets. Sans le savoir, le père avait tout mis en place pour le fils.

Quatre bips émanèrent du micro-ondes. Tag se rendit compte qu'il s'était laissé complètement absorber par ses souvenirs. Il sortit le bourguignon du four et commença à manger. Il ne tarda pas à sentir sa chaleur le réconforter. Au bout de quelques minutes, Tag avait retrouvé toute son énergie. Elle devait toujours être à son maximum. Dans son métier, on ne pouvait se laisser aller à l'à-peu-prisme.

Ce métier, il l'avait d'ailleurs pas mal négligé durant la dernière année, la construction de ses cellules ayant pris beaucoup de son temps. Mais il allait maintenant y revenir.

Depuis qu'il était devenu tueur à gages, dix ans plus tôt, Tag gagnait entre cent mille et trois cent cinquante mille dollars par année. Des broutilles pour le révolutionnaire qu'il était et les projets qu'il avait en tête. Mais il ne pouvait envisager d'augmenter ses tarifs sans risquer d'endiguer les services qu'il voulait rendre à la planète. Services que l'humanité, cette ingrate, ne comprendrait pas, il en était persuadé. À moins qu'il ne lui fasse part de ses théories, de sa philosophie, de ses motivations...

C'est pourquoi Tag estimait qu'il devrait dorénavant s'expliquer pour la postérité. Si postérité il devait y avoir...

## *Je les hais*

*Je hais les humains. Ils me dégoûtent. Ils salopent tout. Ce sont des rats. Non, ils sont pires que des rats. Les rats, eux, ils ne balancent pas leurs mégots par les fenêtres.*

*Je hais les humains. Ces ordures me font regretter de faire partie de leur sale race. Je les hais tous profondément et avec attention.*

*Tous ces jeunes qui se branlent devant le dernier gadget informatique, qui sont toujours branchés à quelque chose et qui peinent à faire une phrase complète.*

*Tous ces vieux réactionnaires qui passent leurs journées à se flatter la bourse et qui transforment leurs érections en élections.*

*Tous ces politiciens qui palabrent, patinent, esquivent, évincent, sondent, analysent, reportent, promettent, répètent, pètent, mais jamais ne font.*

*Tous ces milliardaires, propriétaires de tous les médias, qui starifient de petits journalistes crachouilleurs et exaltent de vils éditorialistes évidés mais pleins d'eux-mêmes, afin qu'ils colportent le mensonge, le vide, la peur, qu'ils soutiennent la haine, le racisme et leur hégémonie économique.*

*Tous ces violeurs violents, immondes, qui essuient leurs pieds sur la beauté, sur l'innocence et y pénètrent avec la disgrâce propre aux lâches.*

*Tous ces pratiquants pathétiques qui entretiennent des temples pour des dieux qui n'existent pas et qui ignorent les sans-abri qui existent.*

*Tous ces soldats, aux souliers si bien cirés qu'ils y peuvent admirer leur foutue gueule de meurtriers rémunérés, qui se branlent en*

*rafales, en exercice ou au front, sous prétexte de défense nationale, de protection de territoire, de maintien de l'ordre, de démocratie ou, comble de la bêtise humaine, de religion.*

*Tous ces flics, vêtus comme des footballeurs, qui ne savent pas faire la différence entre un œil, une dent et une vitrine et qui frappent sur des enfants, sans chercher à distinguer les escrocs qu'ils servent des faibles qu'ils desservent.*

*Je déteste la vie, cette salope qui me force à être. Cette chienne qui m'oblige à dormir pour mieux la subir. Je hais cette machine fragile et maladroite dans laquelle je suis enfermé. Cette machine à fabriquer de la merde. Qui transforme le bon pain chaud en merde, les savoureux potages en merde, les gâteaux au fromage en merde et les ragoûts trop arrosés en diarrhée. Je hais cette boîte crânienne qui me pollue les sens. C'est trop clair, trop évident, trop sale.*

*Je hais les humains.*

*L'immanité de l'humanité la déshumanise.*

*Les humains sont beaucoup trop inhumains.*

*Les humains sont beaucoup trop.*

*En attendant de trouver le moyen de les éteindre tous, en attendant la Grande Extinction, je les aiderai à s'éteindre, entre eux, un à la fois.*

TAG

## DEUX

Tag n'avait pas éteint qui que ce soit depuis huit mois. Normal, puisqu'il n'avait pas placé de « petites annonces » depuis plus d'un an. Il était temps de faire un peu de pub. Tag s'installa donc à son ordinateur, ouvrit le dossier « Cartes professionnelles » et en imprima une centaine. Toutes les cartes étaient semblables. On y lisait :

**TAG**  
**Tueur à gages**  
**50 000 \$**  
**tag@cyberservices.com**

Seule l'adresse Internet pouvait varier. Car, en plus de *cyberservices.com*, on pouvait contacter Tag sur *worker.com*, *uymail.com* et *webname.com* par l'intermédiaire du fournisseur *mail.com*.

Une fois les cartes imprimées, Tag les fourra dans la poche d'un chic veston qui patientait sur un cintre. Il s'étendit ensuite par terre, sur le dos, glissa de tout son long jusque sous son bureau et, du fond d'une cloison, sortit une petite boîte métallique. Tag y avait planqué cinq tampons autoencreurs arborant les mêmes infos que ses cartes professionnelles. Il enfila un pantalon propre, son chic veston, répartit les tampons dans toutes les poches disponibles, puis sortit.

Les tampons avaient été fabriqués dans cinq magasins d'équipement de bureau différents, au cours d'un voyage que Tag avait fait dans un pays anglo-saxon. Il s'était dit qu'il y avait très peu de chances pour que des commis anglophones comprennent ce que voulait dire « tueur à gages ». Quant au mot « Tag », ils l'interpréteraient selon sa signification anglaise, c'est-à-dire « signature » ou « griffe ». Et c'est, plus ou moins, ce qui s'était produit. En fait, Tag avait eu l'impression que la plupart d'entre eux n'avaient même pas pris la peine de lire ce que racontaient les tampons qu'ils fabriquaient. Seul un commis curieux s'était enquis de la raison pour laquelle on associait cinquante mille dollars à un *tag*, soit un gribouillis dit artistique. Tag lui avait expliqué qu'il travaillait pour un peintre reconnu qui avait décidé de se moquer des tagueurs en créant une série de toiles inspirées de leurs barbouillages. Le peintre comptait signer ses œuvres avec le tampon et en demander cinquante mille dollars pièce, histoire de dénoncer, du même coup, la vacuité artistique des tagueurs, l'appropriation de l'art par les ploutocrates et la transmutation de l'art subversif en valeurs marchandes. Le commis avait fait semblant de tout comprendre et il s'était même permis un petit clin d'œil complice.

Avant de se lancer dans sa tournée publicitaire, Tag s'installa à la terrasse d'un café et commanda un espresso. Alors que la serveuse le lui apportait, un petit voyou qui passait par là, à cheval sur un BMX orange fluo, lui fit un croc-en-jambe. L'espresso faillit se retrouver par terre, mais la serveuse reprit son équilibre assez rapidement pour éviter les dégâts. Elle traita le type d'imbécile, il la traita de pute, elle s'excusa auprès de Tag et lui servit son café.

Tout au long de ce petit incident, Tag avait fait mine de ne pas s'en préoccuper. Mais il avait tout enregistré dans sa mémoire, et le petit voyou à vélo n'était pas près de s'en effacer.

Son café terminé, Tag décida qu'il était temps de distribuer ses cartes professionnelles. Son itinéraire était fort simple, car il ciblait surtout les riches. Ou plutôt les richissimes, les ploutocrates. Pour lui, la plupart des plus grands salauds étaient des riches. L'actualité ne lui donnait pas souvent tort. Abus de pouvoir, spoliation, collusion, corruption, paradis fiscaux. Chaque jour, les nantis détournaient l'argent du peuple de façon à s'enrichir davantage ou à enrichir leurs amis. Peu importait si ces détournements rendaient la vie de la classe moyenne et des pauvres de plus en plus pénible. Les riches voulaient toujours faire plus et plus et plus d'argent.

Mais ce que Tag détestait par-dessus tout chez les riches, c'était leur suffisance et leur condescendance. Il ne pouvait concevoir qu'on affiche sa richesse, qu'on se targue d'être riche. Qu'on se vante de sa rapidité à la nage, de son talent en peinture ou de son adresse en jonglerie, soit, mais de sa richesse ? C'était d'une vilénie déshonorante.

Autre intérêt, non négligeable, à cibler les gens aisés : en plus d'éliminer des êtres qu'il jugeait nuisibles, Tag était sûr de se faire payer. Ce qui augmentait les chances de réussite de ses futurs plans...

La distribution des cartes commença donc rue du Palais, où se trouvaient les restaurants les plus chics de la ville de Montador.

Tag procédait toujours de la même façon. Il entrait dans un resto haut de gamme, prétendant venir rejoindre un ami, puis il glissait une carte ici, en laissait tomber une deuxième là, en plaçait quelques autres ici et là, et c'était fait. Il ressortait

alors sans dire un mot ou en déclarant s'être trompé de resto et passait tout bonnement au suivant.

Chez ceux qui trouvaient les cartes et lisaient ce qui était écrit dessus, les réactions n'étaient pas très variées. On regardait autour de soi, dans la crainte d'avoir été remarqué ou en pensant croiser le regard de quelqu'un ayant la gueule d'un tueur. Ou on manifestait son mépris (ou son semblant de mépris) en laissant la carte sur place. Ou encore, on faisait mine de rien et on la glissait tranquillement dans sa poche. Dans tous les cas, l'information était suffisamment simple pour être mémorisée par quiconque avait le désir de voir disparaître un de ses semblables. Trois lettres à retenir : TAG.

Il existait aussi une autre sorte de réaction, très extravertie et assez fréquente, surtout aux grandes tablées : on trouvait la carte et on sentait aussitôt le besoin de la montrer à tout le monde. « Regardez comme c'est drôle ! lançait-on. La carte d'affaires d'un tueur à gages ! Ha ! Ha ! Ça, c'est sûrement une blague de Jean-Claude ! » Hélas, tous les Jean-Claude du monde avaient beau nier, on continuait à les accuser d'être derrière ce gag plutôt absurde. Mais, encore une fois, l'information était retenue, car la carte ne renfermait rien de comique ni de superflu.

Tag mit un peu moins de deux heures à distribuer ses cartes dans les élégants restaurants de la rue du Palais. Il s'arrêta ensuite dans un boui-boui pour y manger un morceau, puis marcha paisiblement jusqu'au casino de Montador. La nuit était fraîche, mais il se dit que marcher lui ferait du bien. Une demi-heure plus tard, Tag était au guichet automatisé numéro 1 du casino. Il sortit de sa poche dix billets de cent dollars sur lesquels il avait préalablement tamponné ses coordonnées et il les convertit en jetons de jeu. Il fit de même au

second guichet, puis au troisième. Après quoi il s'installa à une table de black-jack et perdit cent dollars. Il quitta aussitôt la table de jeu et fit le tour de toutes les toilettes où il tamponna l'intérieur d'une porte de cabinet sur deux. Il revint finalement au guichet automatisé numéro 1 et reconvertit tous ses jetons en billets de cent dollars. Tag reçut précisément vingt-neuf billets de cent dollars, dont aucun ne portait la marque de ses tampons. Quarante-cinq minutes s'étaient écoulées depuis son arrivée au casino. Tag savait, par expérience, que les billets de banque changeaient vite de mains dans ce type d'établissement. D'ici la fin de la nuit, trente billets de cent dollars marqués de ses tampons passeraient donc sous le nez de toutes sortes d'individus...

Tag commençait à être fatigué. Il décida tout de même de rentrer à pied. Il en avait pour une heure, tout au plus, et il adorait marcher. Le monde lui semblait plus acceptable à vitesse d'homme. Chemin faisant, il s'arrêta dans un café Internet afin de vérifier si son opération publicitaire avait déjà porté ses fruits. Il en doutait, car il était déjà 1 h du matin et il se dit que même les plus salauds avaient besoin de dormir avant de commander un meurtre.

Dans le café Internet, le préposé aux ordinateurs était au téléphone et tournait le dos au comptoir. Tag vit passer trois bonnes minutes avant que le préposé ne se retourne. Pendant qu'il patientait gentiment, il avait l'air de tout, sauf d'un tueur à gages souffrant de misanthropie sévère. À vrai dire, il avait plutôt l'air d'un enfant abandonné.

Tag était sur le point de partir, car il était vraiment très fatigué, quand le préposé le remarqua enfin. Tout en continuant à marmonner dans son téléphone, il lui tendit un code d'accès et fit « trois » avec les doigts.



Installé au poste numéro 3, Tag commença par brancher une clé USB sur laquelle était installé le programme de navigation anonyme Tor. Puis il entra les données relatives à son adresse *tag@webname.com*. Aucun message. Il se connecta alors à *tag@worker.com*. Dans la boîte de réception, il trouva un courriel ayant pour titre « SÉRIEUX? ». Le message se lisait comme suit :

*j'ai besoin de ets services. mais avant je veut savoir si tout ça c'est sérieux.*

Ce à quoi Tag répondit :

*Plus sérieux que ça, tu meurs.*